

CULTURE

UN LIVRE A LIRE :

“ LE DERNIER CIVIL ”, de Ernst Glaeser (1)

Une des qualités du marxisme, à quoi l'on reconnaît sa valeur, c'est d'avoir prévu nos temps troublés. Car c'est un fait : nous vivons sous le signe de bouleversements sociaux d'une ampleur et d'une portée jamais égalées dans l'histoire. Les coups de canon qui accompagnent les conquêtes du Japon, les explosions de torpilles entr'ouvrant la terre d'Espagne, ne sont que des préludes aux catastrophes de demain. Temps maudits, — dit Marcel Martinet, — où le prolétariat ne parvient pas à saisir les rênes de l'histoire. Les deux forces — prolétariat et bourgeoisie — s'opposent, se mesurent, Combat dont on ne peut prévoir toutes les phases. Le danger de perdre ce qui a été acquis par des siècles de luttes est permanent. Aucun moyen n'est négligable alors pour s'aider à voir clair.

Certains moments sont plus durs encore que d'autres. En Allemagne, après l'avènement de Hitler, une tentative qui porte sur 60 millions d'hommes est faite, d'abrutissement, de destruction de ce que l'homme a de plus précieux aujourd'hui : sa liberté de penser et de se défendre.

Noire est la nuit. Mais apparaissent des éclairs qui un instant jettent une lueur. Ce sont des « signes » : tout n'est pas fini, des hommes se défendent encore, pensent et travaillent. Ernst Glaeser donna déjà deux romans : « Classe 22 » et « La Paix ». Ils étaient de cette sorte de documents indispensables à la connaissance, à la compréhension d'une époque. « Le Dernier Civil » est, lui, plus qu'un document ; c'est « un signe ». Sans doute y trouve-t-on les qualités propres aux premiers écrits de Glaeser : observation, don d'analyse, et surtout cette grande sincérité, mais l'essentiel c'est qu'à côté du monde pourri qu'il décrit — et le livre nous aide à comprendre comment il s'est pourri — on trouve un autre monde : le monde de « ce qui pourrait être », de ce qui devrait être. En lisant, on sent la vague de réaction submerger l'Allemagne, noyant tout. Rien ne va rester de la vie. L'art de fabriquer des canons passe avant l'art de cuire le pain, le salut militaire devient plus important que l'éducation de la jeunesse ; tout est ramené à une pensée : la guerre. Le pays devient une caserne avec son esprit et son but : la mort.

Un homme, cependant, ne participe pas à la sarabande morbide, un allemand qui, émigré en Amérique durant les années de la guerre, est revenu au pays. Ce

dernier civil sait que la vie c'est de ne pas être soldat, de ne pas massacrer et détruire. Près de lui, sa fille parviendra à détacher un jeune homme de l'emprise des détraqués, à lui montrer les beautés et la valeur d'une vie. Mais elle ne pourra lui donner la force de résister au courant, de renier un passé d'errements et de malheur. Il se suicidera, mais un enfant, espoir nouveau, est né, — espoir aussi pour nous...

Quelques pages sont d'une grande poésie : quand, après nous avoir décrit la dégénérescence de l'époque, Ernst Glaeser dépeint l'idylle du couple, on sent la vie pénétrer à pleins flots dans cette région de malheur. L'homme découvre un coin de terre, un visage, un travail. Il voit pour la première fois que les champs ne sont pas faits pour que s'y étalent en tirailleurs des sections d'assaut, découvre l'amour, les désirs, pénètre des joies et des bonheurs...

Ainsi, tout n'était pas fait de S. S. et d'uniformes, il n'y avait pas seulement les parades et les manifestations. Comme en un souffle passe « ce qui pourrait être »...

C'est la qualité du livre que d'avoir su opposer à ce qui est réaction et destruction, un morceau de ce que devrait être la vie. Dans le tourbillon où nous entraîne parfois la lutte, dans la nuit que nous impose l'adversaire, il est bon que surgissent des « signes » de la sorte de ceux de Glaeser. On se rappelle qu'il y a autre chose que des soldats, qu'il y a mieux à faire que de se tuer, et l'on peut puiser des forces nouvelles contre les réactions en concrétisant ce qu'elles détruisent de bonheur humain.

R. S.

(1) Ernst Glaeser, « Le Dernier Civil », Ed. Grasset, Paris, 24 frs français.

LIVRES A LIRE, ET DONT IL SERA PARLE SOUS CETTE RUBRIQUE :

Ch. Plisnier, « Faux Passeports », Ed. Corrèa, Paris, 18 frs français.

L. Trotsky, « Les Crimes de Staline », Ed. Grasset, Paris, 20 frs français.

LA VIE INTERNATIONALE

LES GREVES ET L'OFFENSIVE REACTIONNAIRE

Sur les instances du patronat, le gouvernement du Front Populaire de France a pris ces derniers temps des décisions marquant le déclenchement d'une offensive vigoureuse contre le mouvement ouvrier.

Aux deux cents familles du capitalisme français, le gouvernement Chautemps-Blum a promis d'apporter des améliorations au système de production en modifiant le régime actuellement établi sur la durée du travail, fixée à 40 heures. En termes à peine voilés, le gouvernement de Front Populaire s'est donc déclaré décidé, de complicité avec le patronat, à saboter les 40 heures.

Ensuite, il a affirmé qu'il réprimerait sévèrement les grèves avec occupations des entreprises.

Par ces actes, ce gouvernement qui se réclame de la « démocratie » et de la « paix sociale » fait la démonstration nette de respecter ses engagements vis-à-vis de la bourgeoisie. Il fait preuve de la plus grande tolérance et de complicité envers le patronat qui tente par tous les moyens de saboter la semaine de 40 heures. Avec le plus grand cynisme il dirige ses forces armées de police et de gendarmerie contre les travailleurs en grève qui ont le courage de renouveler l'acte révolutionnaire qu'est l'occupation des entreprises.

Devant l'attitude arrogante du patronat et du gouvernement, les dirigeants politiques et syndicaux, tant réformistes que stalinien, tout en proclamant leur volonté de maintenir les lois sociales conquises lors des grèves de juin, mènent campagne aux côtés de la bourgeoisie radicale en faveur de la « paix sociale », c'est-à-dire : pour le maintien de la classe ouvrière dans une attitude de passivité et de soumission à l'adversaire capitaliste, et, par conséquent, s'occupent à enliser dans les marais de la conciliation et de l'arbitrage les mouvements de grève qu'engagent de leur propre initiative les travailleurs.

Ces chefs, c'est dans le rôle véritable de valets serviles du grand capital, que les travailleurs de France doivent les juger et pas autrement.

Chaque semaine, toutefois, des faits importants de grèves confirment que, malgré l'opposition et la tyrannie des gouvernements de Front Populaire et des dirigeants syndicaux, le prolétariat français est loin d'avoir abandonné toute volonté de résistance à son adversaire de classe. Ces derniers temps encore, montrant la route à suivre à toute la classe ouvrière, le personnel des grands magasins de Paris, au nombre de 40.000 environ, s'est unanimement dressé contre le patronat rapace qui tente de leur enlever les conquêtes de juin.

Devant l'ampleur du mouvement engagé, le gouvernement de Front Populaire n'a pas osé passer à l'application de sa décision d'évacuer par la force les entreprises occupées.

Pour empêcher ce gouvernement de la bourgeoisie capitaliste de réprimer par la violence la résistance ouvrière et pour la plier sous cette dernière, c'est tous ensemble, comme en juin 1936, que les travailleurs de France doivent engager la bataille.

Sans attendre que les « cagouleurs », les bandes armées du grand capital leur sautent dessus les travailleurs français doivent

résolument s'engager dans la voie de la lutte révolutionnaire, pour la conquête de nouvelles réformes, pour la prise du pouvoir, s'ils ne veulent subir le sort tragique du courageux prolétariat espagnol.

—o—

L'ARMEMENT DES FASCISTES LES VRAIS RESPONSABLES NE SONT PAS INQUIETES

L'affaire dite « des cagouleurs » suit son cours.

Les enquêteurs poursuivant leurs recherches découvrent toutes les semaines de nouveaux dépôts d'armes. Le nombre de tonnes de fusils, mitrailleuses, grenades, cartouches et explosifs ne cesse d'augmenter.

Comme nous l'avons expliqué dans notre dernier numéro, les divergences qui existent dans le clan bourgeois quant à l'opportunité du moment de tenter de réduire à néant les organisations ouvrières, ont fait crever l'abcès.

Un fait nouveau a retenu l'attention de la presse.

Il apparaît qu'une partie du matériel découvert provient de Mussolini et de Franco, et d'autres encore sans doute.

Aussi la presse socialiste (Le Populaire) et stalinienne (l'Humanité) s'empare-t-elle de ce fait pour marquer « la collusion des fascistes français, préparant l'insurrection, avec les assassins de la république espagnole » et ainsi, détourner l'attention de la classe ouvrière du vrai, du seul responsable, la bourgeoisie française toute entière. Car, quoi de plus naturel que les fascistes italiens et espagnols aident les fascistes français, Hitler et Mussolini ont bien aidé Franco. Le capitalisme français n'a-t-il pas soutenu Hitler dans sa lutte pour la prise du pouvoir.

Les pays capitalistes savent que le prolétariat est leur ennemi le plus direct, aussi n'hésitent-ils pas à s'entraider pour le réprimer, dans le sang s'il le faut, là où il constitue un danger pour leur régime d'exploitation. La Commune de Paris et la Révolution russe en sont des exemples frappants.

Si quelques arrestations ont eu lieu, si quelques chefs font les frais du coup, la grosse majorité, elle, c'est-à-dire la couche de la bourgeoisie qui réclame la mise au régime politique de ceux des leurs qui trempent dans l'affaire, et dont les noms sont connus, n'est pas inquiétée.

C'est l'organisation anonyme qu'est la réaction française qu'il faut détruire.

C'est le régime capitaliste qu'il faut abattre.

Il faut que la classe ouvrière crée ses milices.

Il faut, et surtout eux, que les jeunes travailleurs sous les armes soient très vigilants afin d'éviter d'être pris au dépourvu, si une tentative d'insurrection militaire à l'instar de l'Espagne venait à se produire.

—o—

MEXIQUE

Du journal « Le Peuple », l'information suivante :
« Au cours de son Congrès national, la C. G. T. mexicaine a décidé de donner à ses membres une formation militaire, afin de parer à l'éventualité d'un mouvement fasciste. »